

tirant vos draps, en vous arrondissant en tapinois dans la ruelle

—Nenni, mon ami, vous n'y êtes pas.

Voilà qu'arrivent les mouches, les affreuses mouches d'hôpital. Elles sont encore plus mouches que les autres. A force d'entendre parler de sciences médicales et anatomiques elles sont devenues des mouches savantes. Elles ont une façon toute particulière de nous osculter le bout du nez, et quand elles se mêlent d'étudier les oreilles, elles forceraient un cul de-jatte à courir et lui feraient gagner le grand prix du Derby. D'autres ont des goûts dévotieux. Il y en a une qui dort dans le petit bénitier blanc. En face de mon lit, saint Louis de Gonzague baise amoureusement son crucifix, pendant que deux de ces abominables insectes ailées—j'avais crû pouvoir les saisir sournoisement sur mon drap—se moquent de moi et se lutinent à tire d'aile entre la tête de mort posée sur la table et le surplis du grand saint. Il y en a même quelques unes qui se livrent aux recherches historiques. Celles là se sont posées sur la joue du Papineau qui m'avait tant frappé le jour où j'eus à subir mon opération. Elles me forcent à examiner attentivement cette gravure. Hélas ! ô influence de chloroforme ! loin d'être le farouche tribun, je me trouve à avoir devant les yeux l'angélique profil de saint Stanislas de Kostka !

Je regagne mon lit : de ma fenêtre je vois les feuilles mortes passer. Elles obéissent au souffle cabalistique du vent d'automne. Les pauvrettes s'approchent de ma fenêtre : elles semblent me saluer d'un air de connaissance, puis elles s'affaissent sur cette terre qui réclame toute chose. La bise entre par le carreau. Je me lève pour le fermer. En ce moment passe un corbillard. Quatre personnes le suivent. Elles rendent les honneurs à un pauvre, à un des infinitésimaux petits du siècle, peut-être à un des grands du ciel.

Enfin, couchons nous : dormons.

Alors, deux ou trois heures de sommeil viennent vous reconforter.

* * Heureusement que certains soirs et certains jours font diversion à cette existence de souffreteux et de contemplatif. Ce sont le juge Fournier de la Cour Suprême, le bon et fidèle Marmette, le brave Prévost, mon vieil ami M. de la Porte, l'honnête et loyal Deville, l'honorable M. Chapleau, Flood Davin, le député, M. DeCelles, Achille Fréchette, l'attentif Gagné, mon beau frère Greaves, qui viennent me visiter.

Alors les causeries d'autrefois de reprendre leur cours.

* * Et qu'ajouter maintenant ?

Quand on se met entre les mains de Prévost et qu'on l'écoute, on en revient à coup sûr. Ceci est fort connu à Ottawa et ailleurs. Je fais maintenant partie du groupe de Québec où je vais révéler son école et d'où je lui enverrai des clients.

Est-ce que je mérite une enquête, pour m'être fait cette promesse là ?

* * Je quitte aujourd'hui ma petite chambre d'hôpital, comme j'ai tout quitté en ce monde, en lui laissant mes regrets. Elle est gaie, cette chambrette, avec sa fenêtre bien éclairée, ses tapis aux couleurs claires, semées de grosses fleurs rouges, son ameublement simple, son crucifix blanc qui regarde miséricordieusement mon lit, on semblent dire :

—Aie confiance.

Elle est gaie, ma chambrette, avec sa petite nonne qui, à toutes les heures, vient frapper à la porte pour me demander :

—Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ?

* * Vous avez entendu chanter ces vers de Mignon :

Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Le pays des fruits d'or et des roses vermeilles,
Où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger,
Où dans toute saison butinent des abeilles,

Où rayonne et sourit, comme un bienfait de Dieu
Un éternel printemps sous un ciel toujours bleu ?
Hélas ! que ne puis-je te suivre ?
Dans ce pays lointain d'où le sort m'exila,
C'est là que je voudrais vivre,
Aimer, aimer et mourir, c'est là, oui, c'est là.

Eh bien ! je suis revenu des illusions de la vie. J'ai vu Sorrente, j'ai parcouru presque tous les paradis terrestres, j'ai vu aussi tout ce que viennent de peindre les beaux vers de Barbier.

Rien n'a plus de charmes pour moi, rien, si ce n'est le foyer, l'amitié. Et si l'un et l'autre me manquaient, c'est dans une petite chambre d'hôpital—comme celle que je vais quitter à l'instant—que je voudrais briser les liens qui me retiennent au corps. C'est là que je voudrais mourir ; c'est là que je voudrais voir mon cadavre devenir le tabernacle brisé d'une âme qui, pendant son séjour terrestre, s'est efforcée de croire, d'aimer et d'espérer.

Toucher le saint Maurice.

INGÉNIEURS MILITAIRES CANADIENS

Il y a quatre ou cinq mois, le *Royal Engineer's Journal* nous apportait la nouvelle du succès obtenu devant un cercle militaire de Londres, par le lieutenant Edouard Girouard, fils de l'honorable député de Jacques Cartier. Les éloges du grand journal ne se donnent pas au premier venu, on le sait. M. Girouard a étonné son auditoire en lui indiquant certains moyens de défendre l'Angleterre auxquels personne n'avait songé. Son travail a été publié en brochure et il est fort recherché.

* *

Le même journal nous arrive aujourd'hui avec un rapport du lieutenant Philippe Duperron-Casgrain, ingénieur dans le détachement de l'armée anglaise qui a réprimé l'insurrection de Manipour, en mai dernier. Le dessin qui accompagne le rapport est publié tout à côté du texte.

Un pont suspendu qui traversait la rivière Barak avait été détruit par les rebelles en se retirant, et comme cette rivière est la principale voie d'eau à traverser pour aller de Silchar à Manipour, la colonne anglaise se trouvait arrêtée devant l'obstacle.

Il s'agissait de passer vite cependant, si l'on voulait rejoindre les insurgés. M. Casgrain, avec cinquante hommes du pays et en s'aidant des seuls matériaux qu'il avait sous la main, construisit, en vingt-quatre heures, un pont à la fois suspendu et flottant, qui livra passage aux troupes et au matériel de guerre. C'est un tour de force... qui lui sera probablement bien payé, car les bons ingénieurs sont choyés dans l'armée anglaise.

Entre deux gros arbres qui se faisaient face de chaque côté de la rivière, M. Casgrain tendit un câble de fer de trois pouces de circonférence et long de cinq cents pieds, puis il fit faire des fascines en bambou qu'il flotta tout en les suspendant au câble par d'innombrables fils de télégraphe, dont il avait par bonheur une provision. Ce plancher fut relié par mille attaches et bâtons croisés, de telle sorte que l'ensemble résista parfaitement aux charges qui passèrent dessus.

M. Casgrain est fils de M. Philippe Casgrain, longtemps député de l'Islet.

* *

Un troisième lieutenant aux ingénieurs est dans le Burmah, ou Birman anglais, occupé à préparer l'occupation de cette partie de l'Asie pour l'armée anglaise.

La politique de lord Dufferin a fourni aux Anglais l'occasion de commencer les premiers à s'établir dans la région si primitive, si sauvage et si riche du Burmah, et à présent, les ingénieurs qui ont offert leurs services pour cette contrée, y construisent des ponts, des quais, des ouvrages de

défense et ouvrent des routes militaires qui seront en même temps, très commodes pour le commerce.

Au milieu des forêts étranges où les bêtes féroces rôdent en maîtres absolus, les petits détachements des ingénieurs s'avancent avec précaution et jalonnent leur marche de travaux qui finiront par transformer tout le pays. Les indigènes ne voient pas sans admiration le résultat déjà visible de leurs efforts. Mais quelle vie de misère que celle de l'Européen au centre d'un monde qui ne possède ni outils, ni industrie, ni idée de ce qui est confortable ! Il faut enseigner à ces pauvres gens l'art de scier des planches avec un godandard et à improviser des machines pour traîner les poids lourds, sur l'eau et sur la terre.

Le lieutenant Eugène Panet dont je parle, est le fils du colonel Panet, député ministre de la milice. Il assure, dans ses lettres, que l'on s'accoutume mieux au voisinage des tigres et des léopards qu'aux embarras d'une situation qui n'a pas même de ressemblance avec la sauvagerie américaine. Tout est colossal dans ces contrées : montagnes, rivières, forêts, flore et faune. La population vit de soleil et de fruits, dans des cabanes indignes même de ce nom, et suant la peur que leur inspirent les grands carnassiers répandus partout.

* *

Les lieutenants Casgrain, Girouard et Panet, sortis successivement de notre collège militaire de Kingston avec les plus hautes marques, ont reçu des commissions dans le corps du génie de l'armée anglaise, et tous trois se sont immédiatement offerts pour les services spéciaux, tels que pour les Indes, Burmah, etc. Lord Landsdowne, vice-roi des Indes, écrit qu'il a été agréablement touché de retrouver en Asie un enfant d'Ottawa dans le jeune Panet qui demandait d'être envoyé encore plus loin, là où il se passe du nouveau.

Benjamin Sulte.

GRANDEUR ET PETITESSE DE LA NATURE

La première chose qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps,—c'est à dire une certaine portion de matière qui lui est propre ; mais, pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui et tout ce qui est au-dessous, afin de mieux reconnaître ses bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent : qu'il contemple la nature dans sa haute et pleine majesté ;—qu'il considère cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers.

Mais que l'imagination passe outre : elle se lassera plus vite de concevoir que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature : nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces.

C'est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part.

Mais que l'homme recherche, dans ce qu'il connaît, les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines, du sang dans ces veines, des gouttes dans ce sang, des vapeurs dans ces gouttes ;—que, divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, ses conceptions.—Il pensera, bien à tort, que c'est là l'extrême petitesse de la nature ;—son esprit se perdra dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue.

Qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de l'incompréhensible dernière petitesse.

PASCAL.